III. GALERIE DE FAMILLE

R. P. PAUL BOUSQUET, O. M. I.
(1868-1951)

— Je viens prendre le petit Paul pour le préparer au petit séminaire... — dit l'oncle Jean-Pierre à son arrivée à St-Crépin en Aveyron.

Paul y était né le 27 juillet 1868. Ses parents, Paul-Félix Bousquet et Brigitte née Biau, sont déconcertés: tout un jour il réfléchissent et se consultent avant de répondre. C'est que Paul, robuste et fort, peut déjà rendre bien des services sur la ferme qui réclame plusieurs bras, même avec le domestique. Enfin le sens chrétien l'emporte.

— Eh bien! Si c'est pour en faire « un curé », prenez-le. Nous travaillerons plus fort.

— Comprenez! Tout d'abord il étudiera; puis, si on lui trouve la vocation, on l'orientera vers la prêtrise.

— A la grâce de Dieu! Et peut-être viendra-t-il « exercer » dans la paroisse, plus tard...?

Le jeune Paul monte sur le train pour la première fois; il est emporté vers les Landes, vers l'inconnu... En considérant ces paysages nouveaux qui l'éloignent si rapidement de la maison paternelle, il se prend à pleurer.

— Courage, Paul. Vois! Si j'ai été ordonné en 1850, je le dois à Benoît, mon oncle missionnaire diocésain, chanoine et vicaire général: il m'a demandé chez lui pour m'instruire et m'initier, comme je le fais maintenant pour toi. Lui-même, sais-tu à qui il doit sa vocation? Ecoute. Il était jeune. Or, voilà que pendant la Terreur vient se réfugier chez lui un oncle, curé à Carcassonne. Cet oncle, en ca-

chette, lui fait le catéchisme et l'admet à la première communion. Le papa, curé de la Commune, doit faire la ronde certains jours pour découvrir les prêtres non assermentés. et, dans sa maison, il en cache un, qui, par son zèle, amorce le petit Benoît vers le sacerdoce... Donc, si Dieu le veut, tu seras le troisième neveu à être dirigé vers le séminaire. Benoît le premier, ensuite moi curé de Sorbets, puis toi Paul...

Le train passe à Lourdes. Ils s'y arrêtent quelques heures pour prier.

« Vierge Immaculée! Voici ma nouvelle recrue: je vous la consacre. Mais vous m'aiderez, n'est-ce pas? J'ai déjà deux élèves dont je paie la pension aux séminaires diocésains de Rodez, et vous savez que je suis pauvre... ».

De nouveau une heure sur le train. et les voilà à la station. Rubra, la jument du curé, est là. En vitesse, elle traîne la vieille voiture à quatre roues sur les chemins cahoteux du pays. Au presbytère, Tante Justine, soeur du curé, laisse prestement ses casseroles et de ses bras vigoureux elle soulève Paul, l'embrasse fortement, et pendant que le prêtre dételè, l'entraîne à la cuisine. Cette chaude réception le met à l'aise et l'encourage: il voit qu'il aura chaque jour ici une bonne maman au coeur toujours gai et sympatique.

Paul étudie, suivant un règlement fort bienveillant, mais assez strict. Il fait sa première communion. Puis il atteint 12 ans, et se dirige vers le petit séminaire d'Aire-sur-l'Adour dans les Landes. Bientôt il y devient populaire à cause de son caractère joyeux et de son entrain musculaire aux jeux. Ses maîtres lui montrent de la confiance en le nommant comptable au petit magasin de l'institution.

Les élèves n'y sont pas gâtés. Hiver comme été, le déjeuner et le goûter se prennent dehors dans la cour de récréation. Un croûton de pain et de l'eau dans la cruche. Entraînement missionnaire...

De fait, Paul pense à la vie missionnaire dès

1886 à la retraite de rentrée. Il voudrait faire comme le cousin Cyprien Boulenc, l'un des deux anciens élèves du curé. Ce cousin, devenu Oblat de Marie Immaculée, est parti pour le Canada (il mourra à Saddle Lake en 1918, victime de son zèle auprès des malades de la grippe espagnole).

— Chut! Ne souffle mot de ce dessein à qui que ce soit. Encore trois ans d'études ici; alors on verra... dit le confesseur.

Paul reste très discret. Il n'en parle pas à son frère Henri, qui vient d'entrer; même quand, plus tard, pendant les vacances, en voiture avec Fringo, le nouveau cheval, ils font un pèlerinage de 48 heures à Lourdes distant de 75 kilomètres. Ensemble, avant de revenir, devant la Vierge couronnée de l'Esplanade, ils prient pour leurs parents et pour les vocations.

Ces belles vacances, toujours passées chez l'oncle curé! Règlement de prière et d'étude, coupé par des commissions à l'épicerie ou chez les malades indigents auxquels ils apportent des colis ficelés. Ce n'est qu'après 4 heures qu'a lieu la promenade, avec étude de botanique.

La vocation missionnaire mûrit pendant ces trois ans d'attente. Plusieurs fois la semaine Paul s'approche de la table sainte. Ses souliers bien cirés indiquent avec quel soin il prépare ses communions. Sa sagesse et sa piété grandissent. Finalement au Grand Séminaire, cette vocation est reconnue par le directeur spirituel. C'est en 1889. Reste à fixer la date du départ. Justement Paul va tomber sous la nouvelle loi antireligieuse qui obligera les étudiants ecclésiastiques à un an de service militaire au moins. Donc le retard aux ordres, sinon la perte de la vocation. Il faut se décider sans plus tarder...

— La France trouvera toujours des soldats. dit Paul, tandis que les Missions Etrangères en recrutent difficilement!

L'Oblat

Quelques jours, et les adieux sont faits. Il part pour le noviciat de St-Gerlach en Hollande. Il y prend l'habit le 14 août 1890. L'année suivante, il prononce ses premiers voeux de religion et est envoyé au scolasticat Saint-Joseph à Ottawa. En raison de sa grande gaieté il s'y mêle facilement aux Frères de différente nationalité, si bien que deux collines jumelles non loin du chalet d'été Poisson-Blanc portent encore son nom. En même temps, il s'initie au climat et aux usages du pays, ainsi qu'à l'anglais, langue indispensable. surtout en dehors de la province de Québec.

Pour rendre la transition moins dure aux jeunes Frères français, les Pères Mangin et Duvic, successivement supérieurs du scolasticat et originaires de France, autorisent pour tous le vin sur la table à midi. Coutume que le Père Guillaume Charlebois, Canadien, continuera jusqu'en 1911, alors qu'il ne reste que deux frères scolastiques venus de France, mais accoutumés au pays.

Les études se poursuivent avec émulation. Le Frère Bousquet n'a-t-il pas comme condisciples deux Frères qui plus tard seront de profonds professeurs de théologie, les Pères Faure et Blanchin.

Enfin le 16 juin 1895, il est ordonné prêtre. L'oncle curé a raison de se réjouir du succès de ses démarches, tout en regrettant l'impossibilité d'être présent à la première messe: non sans émotion, il lui envoie un bréviaire.

Le missionnaire

Encore un an d'études, et voici l'obédience missionnaire pour le Manitoba. Comme premier poste Pine Creek (maintenant nommé Camperville, à cause du bureau de poste, en souvenir du Père Joseph Camper, grand missionnaire chez les Indiens, qui allait y prêcher quatre fois par an). Le voilà donc en missions étrangères parmi les Saulteux. Il y reste

deux ans, et, après avoir passé trois ans à la mission de Lebret, il revient cette fois comme directeur de la mission et du pensionnat indien. Trois ans plus tard il retourne à Lebret comme supérieur de la mission, charge qu'il exerce sérieusement, si on peut en juger par un petit fait. Un jour, le P. Jean-Baptiste Beys, missionnaire chez les métis de Ste-Delphine, fait une remarque un peu vive à table. « Mettez-vous à genoux », dit le supérieur. Humblement, le docteur romain (futur provincial du Manitoba, puis de l'Alberta) obéit. Bientôt « Levez-vous, cher Père ». Et la gaieté recommence.

En 1907. obédience comme directeur du pensionnat indien de Kenora parmi les païens, puis directeur de la mission et du pensionnat à Crooked Lake, et, en 1913, à Fort-Alexandre.

Voilà qu'en 1914, il veut profiter de l'amnistie, accordée aux insoumis du service militaire, pour revoir la France. Pendant son séjour la guerre éclate. Il voit, avec envie, son frère, le P. Henri, plus jeune, appelé dès les premiers jours de la mobilisation: lui, il doit attendre l'appel de sa classe R.T. Dans le désir de «servir» tout de suite, il contracte un engagement pour la durée de la guerre, et il est incorporé au service des infirmiers à Perpignan. Cependant ce n'est pas dans un hôpital de l'arrière qu'il désire se dévouer, mais au front des armées. On l'y envoie, avec cette note confidentielle: « Il parle et écrit parfaitement l'anglais; peut faire un excellent interprète ». Aussi, après un léger stage à la base anglaise du Havre, il est attaché, comme interprète, à un officier canadien de l'armée active, et, à ce titre, il l'accompagne ici et là sur le front jusqu'aux endroits les plus périlleux, méritant, comme lui, une décoration avec mention. Toutefois, cette guerre si longue l'empêche de faire du ministère régulier, et, avec l'aide des Affaires Indiennes, il peut s'embarquer à Bordeaux le 8 août 1918 et reprendre son poste à Fort Alexandre.

Voici les beaux jours de la mission, car il y a

entente et bonne humeur. « Nous sommes comme deux têtes sous le même chapeau », avoue son compagnon, le P. Philippe Geelen. un Parisien, qui l'a remplacé pendant la longue absence. Le Frère Emile d'Amour veille depuis longtemps avec compétence et placidité aux moteurs et aux réparations. L'employé Laurent, un Breton, y est d'un dévouement absolu depuis 20 ans. Chaque soir le P. Bousquet lui demande si les chevaux ont bu, s'ils eurent la portion d'avoine. Tellement le Père est intéressé à tout. C'est lui-même qui chaque matin prend à l'entrepôt extérieur et porte à la cuisine les provisions nécessaires pour la journée. En même temps il harcèle le département des Affaires Indiennes pour l'obtention des amélioration désirée. Puis, en reconnaissance des nombreuses faveurs ansi reçues, il fait ériger sur la pelouse en avant de l'école deux belles statues, l'une de la Sainte Vierge, l'autre de Saint Joseph.

En 1927, le Père va exercer la même charge à Fort Frances. En août 1933, il est à St-Laurent, curé de la paroisse. En 1936, de nouveau directeur à Camperville. En 1937, il devient à St-Philippe curé des Allemands et des Indiens.

La paralysie

Durant 7 ans, le Père épuise ses dernières forces dans le ministère des aborigènes et des colons. Il est âgé de 76 ans. L'arthrite chronique est venu l'enserrer. Il doit remettre sa charge au P. Jeannotte. Il reste là, prêt à rendre service. Le soir, il fait doucement sa ronde à l'école pour fermer quelques fenêtres oubliées. On le voit au confessionnal. Il initie les nouveaux Pères. Encore enjoué. il aime à égayer la communauté par le récit détaillé d'un incident de sa longue vie. Deux faits.

Perdu. mouillé et endormi, il est découvert dans une meule de foin par la femme du chef Napakisit à Pine Creek. Il est tombé dans une rivière en sautant entre deux arbres en haut sur les branches. Le R. P

Prisque Magnan, vicaire des Missions, attend immobilisé avec deux compagnons à Duck Bay dans une cabane solitaire, où on a trouvé de la galette. Lui, à travers les marais, est venu chercher un bateau...

En traîneau, beaucoup plus tard. Ses chevaux, à la vue d'une autochenille à pleine allure, prennent le mors aux dents. La voiture se brise, lui est sauf. Il pensait sa fin arrivée...

Voilà donc le vieux missionnaire au déclin de sa vie enchaîné comme son patron, saint Paul, lié par une paralysie progressive — avec tremblement, à la main droite surtout. Il lui faut abandonner la célébration de la sainte messe, puis la récitation du bréviaire. Sacrifice pénible, qu'il compense par le Rosaire complet et tous les autres exercices possibles.

Les Pères se montrent compatissants, aimables et dévoués. La Providence lui envoie un frère coadjuteur qui le soigne, l'aide à manger ou à changer de position, lui fait la lecture spirituelle et prie avec lui.

Et voici qu'arrive le 12 juin 1945, jour de grandes réjouissances. Monseigneur Monahan, archevêque de Regina, est là avec 14 prêtres, dont 11 sont venus de missions fort éloignées. En une fois on célèbre le jubilé d'or de sacerdoce du vétéran missionnaire, le jubilé d'or de la mission St-Philippe et le centenaire d'arrivée des Oblats à la Rivière Rouge. L'église est remplie de fidèles. Nombreux Indiens. Les enfants de l'école chantent une belle messe grégorienne. Le prédicateur félicite le jubilaire en indien et raconte un trait du temps passé. C'est à Waterhen. Le vieux conseiller Pierre Catcheway lui parle. — Tu vois Marie, ma femme. Elle est maintenant toute ridée et aveugle. Il y a longtemps elle était sur le point de mourir. J'avais demandé un prêtre. La glace devenait faible. Personne ne viendra, me disais-je. Puis j'aperçois un Père qui s'approche avec sa sacoche. C'est le Père Bousquet. Il entre.

— Tu es bien malade, ma grand'mère, dit-il. Je

vais parler au Grand Esprit qui détient la vie.

Il ouvre son livre. Longtemps il prie.

— Regarde le cimetière. Il est vide. Quand il sera tout plein, c'est alors seulement que tu vas mourir

— Tu vois, il est bien rempli maintenant, continue le vieil Indien.

La vieille Marie vécut encore plusieurs années, malgré de fréquentes hémorragies, et elle alla mourir à Duck Bay pour être enterrée à Pine Creek, où il y avait de la place...

— C'est ainsi, dit le prédicateur, que le missionnaire vous prolonge la vie, et que surtout, il travaille à vous obtenir la vie sans fin.

Cette belle fête encourage le malade et le prépare au sacrifice du changement. Car durant les deux années qui suivent, le mal va s'aggravant. Or un jour avec émotion il reçoit du P. Alcide Normandin, vice-provincial, une lettre datée du 22 avril 1947 :

Bien cher Père Bousquet:

Dans l'intérêt de votre santé et pour vous procurer de meilleurs soins, après avoir consulté plusieurs Pères, j'ai décidé de vous faire transporter à St-Boniface.

Vous serez plus à la portée des médicaments qui vous aideront et sous la surveillance de dévouées religieuses.

A un vétéran de ses vaillants missionnaires la Congrégation se doit de ne rien épargner pour vous entourer de l'attention et de l'affection délicates que la charité lui commande d'accorder à tous ses membres.

Croyez en mes sentiments de fraternelle amitié en N.-S. et M.I.

Cette lettre atterre le malade. C'est que depuis son arrivée à St-Philippe son désir est d'être enterré parmi les Indiens dans le cimetière gardé si beau par le P. Jeannotte, nouveau curé. Ces pauvres Indiens, si malpropres, si fiers, si peu reconnaissants, il les

a toujours aimés. Si longtemps il a travaillé pour eux qu'il trouve pénible de les quitter. Mais il se recommande avec abandon à la Vierge Immaculée, à laquelle il s'est confié tout jeune à Lourdes et qu'il invoque souvent par des oraisons jaculatoires. Avec esprit de foi il se résigne et fait ses adieux aux Indiens, qui le regrettent sincèrement.

Le voilà à l'Hospice Taché de St-Boniface. Les Soeurs de la Charité, dites Soeurs Grises, le soignent avec bonté. Dans les chambres voisines sont plusieurs prêtres à la retraite qui viennent lui tenir compagnie. Fréquentes visites des Pères du Juniorat, surtout du R. P. Provincial, ainsi que des Pères de passage. Son ancien infirmier le visite tous les jours. Il lui fait la lecture, l'aide avec effort à changer de position. Puis des insomnies. L'épine dorsale est si sensible! Le Père demande pardon pour les mouvements d'impatience que lui arrachent les douleurs rhumatismales. Il veut « expier les péchés de la vie passée ».

Le malade devient de plus en plus immobile et diminue de volume. La tête est ankylosée. Un Père de Fort Alexandre lui demande de prier pour ses anciens fidèles: quelques-uns se conduisent mal. « Je prie pour toute la province », répond le malade.

Voici 1950. Une autre épreuve, l'inondation: la Rivière Rouge a débordé à Winnipeg et à St-Boniface. Des milliers de citadins cherchent un abri. Le malade est amené à l'hôpital Saint-Joseph des Soeurs de la Providence à Kenora. Le voyage le fatigue. Le lendemain il est à toute extrémité et est administré. Puis les forces reviennent. Après un mois et demi d'absence il revient à l'hospice. Sa vitalité baisse progressivement pendant un an; sa préparation à la mort progresse par la patience, la prière et l'union de plus en plus intime à la Victime du Calvaire.

Enfin le 5 mai 1951, à l'appel de l'Immaculée, son âme s'envole au jugement et à la récompense. Le troisième neveu va remercier le cher oncle curé de Sorbets de l'avoir amené par la prêtrise et les missions jusqu'au ciel.

* * *

L'enterrement eut lieu au cimetière du Juniorat de St-Boniface. Son frère, marié, vint de Gladstone avec les enfants et les petits-enfants. Les Oblats de Winnipeg et de Saint-Boniface assistèrent nombreux aux funérailles du Vétéran des Missions de l'Ouest canadien.

* * *

Et maintenant, s'il est possible, qu'un autre neveu fasse la relève...!

R.I.P.

* * *

Le R. P. ALCIDE NORMANDIN, O. M. I.

(1879-1948)

Montréal, la métropole du trafic canadien, est la cité où naquit le 13 mai 1879, le Père Alcide Normandin.

Le jeune Alcide fit ses études primaires au collège St-Henri, dirigé par les Frères des Ecoles Chrétiennes.

Durant les vacances de 1892, un Père Oblat, recruteur, eut de si bons renseignements au sujet des succès remportés par le jeune Alcide qu'il se risqua d'entrer dans la maison privée de l'hôtelier Normandin pour avoir son fils au Juniorat. Le Père recruteur fut bien reçu, car monsieur Normandin lui dit: « Prenez-le tout de suite, mon jeune Alcide », si c'est sa place; si plus tard, il change d'idée, qu'il revienne ». Comme Alcide fut heureux lorsque sa mère lui annonça la grande nouvelle!

C'est au Juniorat d'Ottawa qu'il entra, en septembre, de la même année. Ses études furent couronnées de succès.

Admis au noviciat de Ville La Salle (autrefois Lachine), il prit le saint habit le 7 septembre 1899 et fit son oblation perpétuelle le 8 septembre 1901.

Un de ses grands désirs était de devenir prédi-